

Mot pour mot



hiver 2018

Mot pour mot

une revue littéraire française

Brown University

hiver 2018

Table de matières

Un mot des éditeurs	<i>Nicole Fleming, Brianna Gilmore, Anna Magavern & Daniel Duarte Perdomo</i>
La première neige de l'hiver	<i>Emily Rust</i>
Le mythe du fleuve rouge	<i>Huma Ramazan Ali</i>
Photographie: 1	<i>Olivia McClain</i>
Éclipsé, (Dé)construit, (R)établi	<i>Tolulope Sogade</i>
Photographie: 2	<i>Olivia McClain</i>
Gabriel au mariage	<i>Ben Bienstock</i>
Photographie: 3	<i>Olivia McClain</i>
L'amour et sa demi-sœur, la haine	<i>Charles Shi</i>
La Neige	<i>Charles Shi</i>
Enfermée	<i>Luana Pessanha de Mattos</i>
Photographie: 4	<i>Olivia McClain</i>
Printemps à Paris	<i>Emily Rust</i>
A Spectrum of Parks	<i>Melanie Ambler</i>
The Alliance Française of Providence	<i>Sarah Leser</i>
Profile of a French teacher	<i>Sarah Leser</i>
Photographie: un résumé	<i>Olivia McClain</i>

Un mot des éditeurs

Chers tous, chères toutes,

Nous sommes ravi·e·s de vous présenter le cinquième numéro de la seule revue littéraire française à Brown, Mot pour mot ! Publiée pour la première fois en 2016, Mot pour mot vise à fournir aux étudiant·e·s francophones de Brown un espace pour partager leurs œuvres littéraires et artistiques. Mot pour mot a pour mission de refléter la diversité de traditions linguistiques et culturelles de la langue française. Nous visons à encourager l'échange, le partage, et le dialogue entre étudiant·e·s autour des littératures et cultures francophones par lesquelles nous sommes passionné·e·s.

Grâce aux contributions merveilleuses et variées que nous avons reçues, ce numéro présente des œuvres de toute une gamme de genres et de styles. En lisant ce numéro de Mot pour mot, nous espérons que vous apprécierez les travaux de ces écrivain·e·s et ces artistes, et nous espérons aussi que vous vous sentirez inspiré·e de rejoindre la conversation !

Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à toutes et tous les professeurs du département de français, qui ont tant inspiré et aidé les étudiant·e·s dans la création de ces œuvres. Et nous souhaitons surtout remercier vivement les étudiant·e·s qui ont partagé leurs œuvres avec la communauté francophone de Brown !

Dans l'espoir que vous aimeriez ce numéro de Mot pour mot,
Nicole Fleming, Brianna Gilmore, Anna Magavern & Daniel Duarte Perdomo

Couverture: *Wondrous Strange*, 2018 by Rémy Poisson '22 (mixed media, 9.5 x 11")

In this futuristic scene three skateboarders have discovered the discarded head of the Statue of Liberty, a gift from the people of France given to the people of the United States in the late nineteenth century. One of the skateboarders is wearing a French marinière, reconnecting French culture to this symbolic ruin, and perhaps also suggesting that the ideals of freedom and democracy set aside by Americans will henceforth need to be upheld by young citizens of France.

La première neige de l'hiver

Emily Rust

On le sait avant de se réveiller, avant d'ouvrir les rideaux. Elle est là. La première neige de l'hiver. Bien qu'on veuille rester au lit, il n'est pas possible de résister à l'envie de la voir. En ouvrant les rideaux, on sent que le blanc dévorant est une profonde respiration. La neige repose par terre, sur les toits, sur les clôtures, sur les arbres. On a l'impression que la neige repose dans les oreilles aussi. Soudain, le son du monde est étouffé et doux. C'est normal: si la terre est blanche, pourquoi pas le bruit aussi?

Les couleurs dans la maison sont délavées, le gris du ciel est tombé avec la neige. Il faut trouver une boisson chaude, même si l'on n'en a pas vraiment envie. C'est un rituel, les doigts encerclant la tasse, la douce vapeur du café ou du thé qui monte jusqu'au visage, alors qu'on regarde la rue dehors. Les passants marchent différemment, plus lentement qu'avant. La neige descend régulièrement, confiante dans sa supériorité. Ce n'est que le début de la saison de sa domination.

En sortant, on fait une pause sur le pas de la porte. Il fait froid d'une manière différente. Les jours avant la neige, il avait fait froid aussi. Mais maintenant, on est heureux de laisser le vent frapper nos joues ; il est enfin le bienvenu sur la peau. Pour continuer le rituel, on part pour la première promenade dans ce nouveau monde.

Le premier pas dans le blanc est ferme et intentionnel ; la neige cède à la pression avec un son satisfaisant et net. On noue l'écharpe autour de notre cou avant de boutonner les derniers boutons du manteau. Les mains dans les poches, encore isolées, on choisit une direction pour se promener. Dans la rue, des parents tirent leur enfant sur un traîneau. Joues rougies, petites mitaines. Un rire pur. Il adore ce nouveau monde.

La neige dans les jardins est intacte et lisse, pas encore touchée par les enfants tout excités. On résiste à la tentation de jouer dedans. Pendant l'enfance, ce n'était pas une tentation, mais une évidence. L'attraction magnétique entre la neige et l'enfant est un phénomène irréfutable. On ressent encore l'attraction, mais des choses ont changé depuis lors. A-t-on toujours le droit?

Plus loin dans la rue, il y a déjà un fier bonhomme de neige debout devant sa maison. Derrière l'une des fenêtres, une famille prend le petit-déjeuner dans la lumière jaune.

Comme toutes les années précédentes, la neige est une envahisseuse bienvenue.

Le mythe du fleuve rouge

Huma Ramazan Ali

Bercée par la danse des vagues, je voulus me noyer dans un sommeil profond, assez pour ne plus jamais y revenir n'en plus revenir. Emportée par la douceur de l'éclipse lunaire, je fis mes premiers pas. J'ai avancé et jamais plus je n'ai reculé. Mon destin avait été scellé. Je m'étais suicidée.

Tout cela remonte à un mythe qui sut inspirer en moi le plus grand déshonneur. Je n'avais que 10 ans. Je ne faisais que me balancer au rythme de la vie d'un cœur innocent. Je rêvais et je rêvais que pour les sottises de la vie ; les bonbons. Ma conscience ne connaissait pas encore les princesses aux postures majestueuses.

J'avais été lâche, mais qui l'aurait su.

J'étais née femme pour souffrir des sottises bestiales et mythiques des hommes. J'étais née pour mourir parmi tant d'autres pour avoir cru. Je me suis battue pour être vaincue.

Je ne le savais pas à ce moment-là. On ne m'avait pas rassurée puisqu'il n'y avait personne de qualifié pour le faire.

Ma mère était comme moi. Manipulée. Par des mensonges cruels. Si seulement quelqu'un me l'avait dit, mais il n'y avait personne. Un peuple sans connaissance ni ignorance. Il n'avait rien à ignorer. Il n'y avait rien à connaître. Lorsqu'on ne contemple rien, on brûle avec l'imagination débordante de l'homme à la fois cynique et enivrant.

Voici mon histoire. Je courus comme une gazelle en proie de vivre parmi le vent qui souffle la balade de mon corps. Je m'étais permis de courir. Alors, c'est en courant les pas de la jeunesse que je m'étais affligée le sort d'une âme hantée par le déshonneur.

Lorsque j'entendis ses mots, mon cœur de lys se déchira et laissa place à une crainte mangeuse d'espoir. J'étais morte dès cet instant. Mon cœur criait de toutes parts. Mes pensées avaient été violées de toute innocence.

J'étais nue face à moi.

Pour les prochaines années qui suivirent, je n'étais qu'un corps nu sans aucune jeunesse ou vieillesse. Mon corps errait parmi les autres. Parmi tant d'autres qui étaient comme moi. Nous devins les âmes damnées de ce pays non ignorant, mais mythique.

Nous sommes les femmes de l'Afghanistan. Nous sommes l'horreur et la joie.

Nous sommes la fleur de nos champs battus par la guerre. Nous sommes l'oiseau teinté de bleu azur qui chante l'hymne de l'innocence. Nous sommes les corps nus et les âmes damnées à errer.

Alors voici ma mort:

Celle qui court,
Celle qui est femme est celle qui devient homme.

Celle qui court,
Celle qui est femme est celle qui perd le fleuve rouge de son corps pour devenir homme.

Celle qui court,
Celle qui est femme est celle qui perd le fleuve rouge de son corps pour devenir homme pour le déshonneur.

Je croyais qu'une fille qui courait, perdait sa virginité. Voilà ma mort mythique.
C'est ainsi que je fus dévorée et mise à nu.

Photographie: 1*

Olivia McClain



*Les photos de Olivia McClain à travers de cette édition ont été choisies pour leur connexion thématique aux textes que les précédent (dans ce cas, *Le mythe du fleuve rouge*). Plus d'information sur la photographie et sur les œuvres se trouve à la fin de cette publication.



Éclipsé, (Dé)construit, (R)établi

Tolulope Sogade

Paris, FR 2017 Atelier de Beaux Arts de Paris

Installation : une projection sur des planches en bois blanches

Mannequins: Mimi Frotten ('19) et Jacob Hollman ('18)

Cette série des photos explore l'identité dans un espace et dans un environnement inhabituel et nouveau. Dans un nouvel environnement, des parties de nous sont souvent caché, fragmenté, ou flou tandis que des autres parties de nous sont nettes et bien éclairées.

J'étais inspirée par ma propre expérience à Paris comme une femme noire, africaine, et américaine. Pendant mon séjour à Paris, à travers de mes expériences sociales et académiques, je me percevais à nouveau. De surcroît, j'ai remis en cause quelques conceptions américaines de la race, le genre, et l'ethnicité par rapport à celles d'une société française.

Malgré le fait que cette série n'est pas des autoportraits, j'ai examiné une articulation d'une identité ou des parties fragmentés d'une identité avec l'aide de deux amis, qui ont aussi ressenti des nouvelles expressions de leurs identités.

Jacob Hollman ('18), qui faisait partie de cette série, a exprimé son expérience en disant que :

J'ai récemment entendu dire qu' « on est mieux dans des endroits anonymes ». Je pense que j'arrive à comprendre mieux ce que cela veut dire ayant passé une année dans un pays et un continent tous les deux inconnus. Pourtant j'avoue que l'endroit inconnu, je le connais plutôt bien. J'avais déménagé ma vie quand j'ai commencé à Brown et encore une autre fois quand l'idée un peu dingue m'est arrivée de passer ma dernière année à Paris. J'ai l'impression que j'y étais plus ouvert, plus heureux, mais je ne crois pas que je me comportais si différent en termes de ma personnalité.

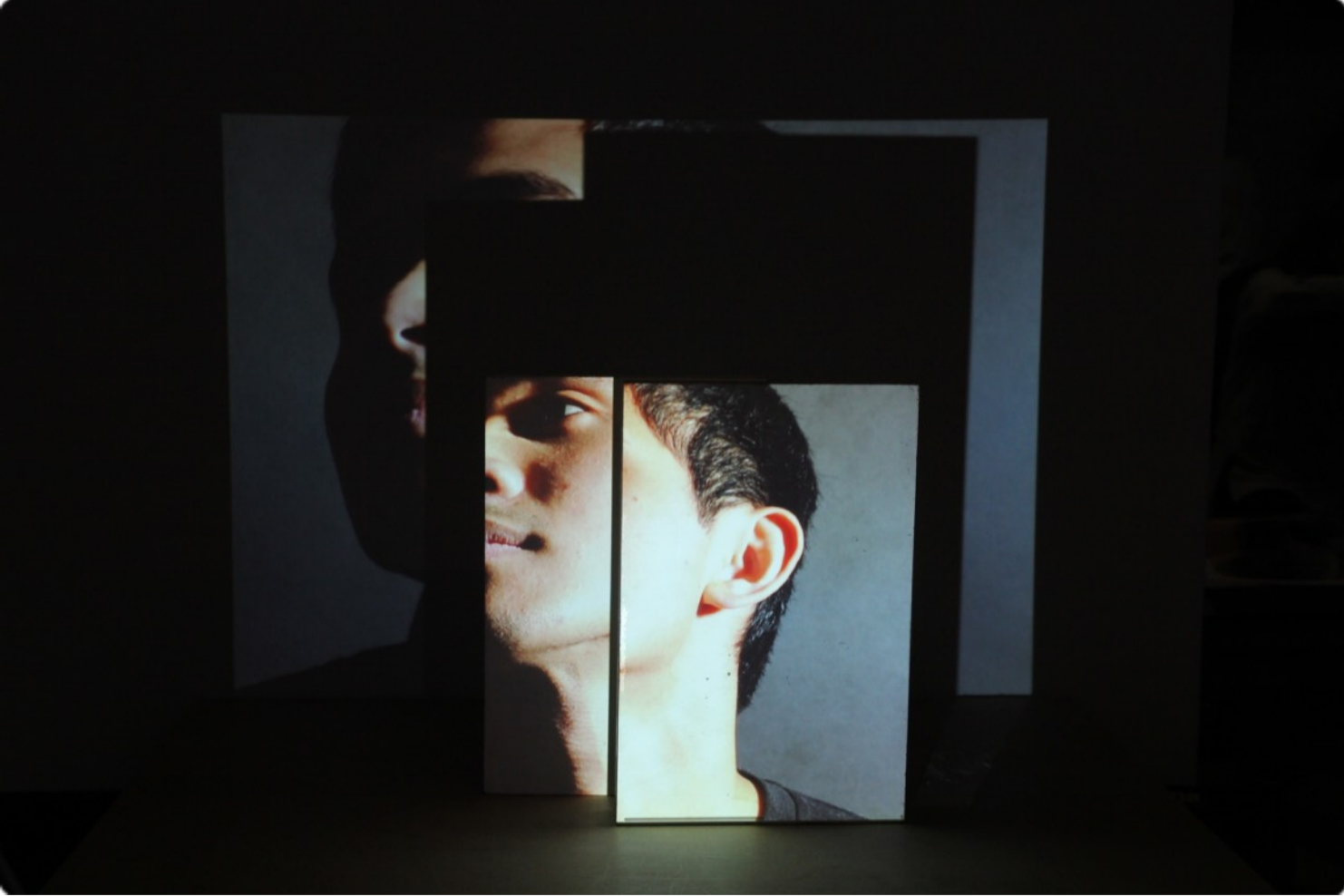
Peut-être que d'autres aspects plus positifs de ma personnalité ont réussi à se faire plus prononcés ; peut-être que ceux-ci ont réussi à éclipser la timidité, l'anxiété et l'appréhension qui m'affectaient toujours peu importe l'endroit où je me déplace. Oui, le mouvement m'aide, mais parfois cela nous empêche d'apercevoir clairement les choses. Par exemple, je viens de réaliser que je me suis fait des amis avec des personnes que je ne croyais jamais seraient mes amis, mais j'étais toujours la même personne, peut-être juste avec un peu plus du cran – peut-être un peu plus conscient. C'est vrai quand on est chez soi, on apprend pas mal de choses de soi-même. Mais quand on est d'ailleurs, on en apprend souvent plus de choses, comme j'ai fait en France.

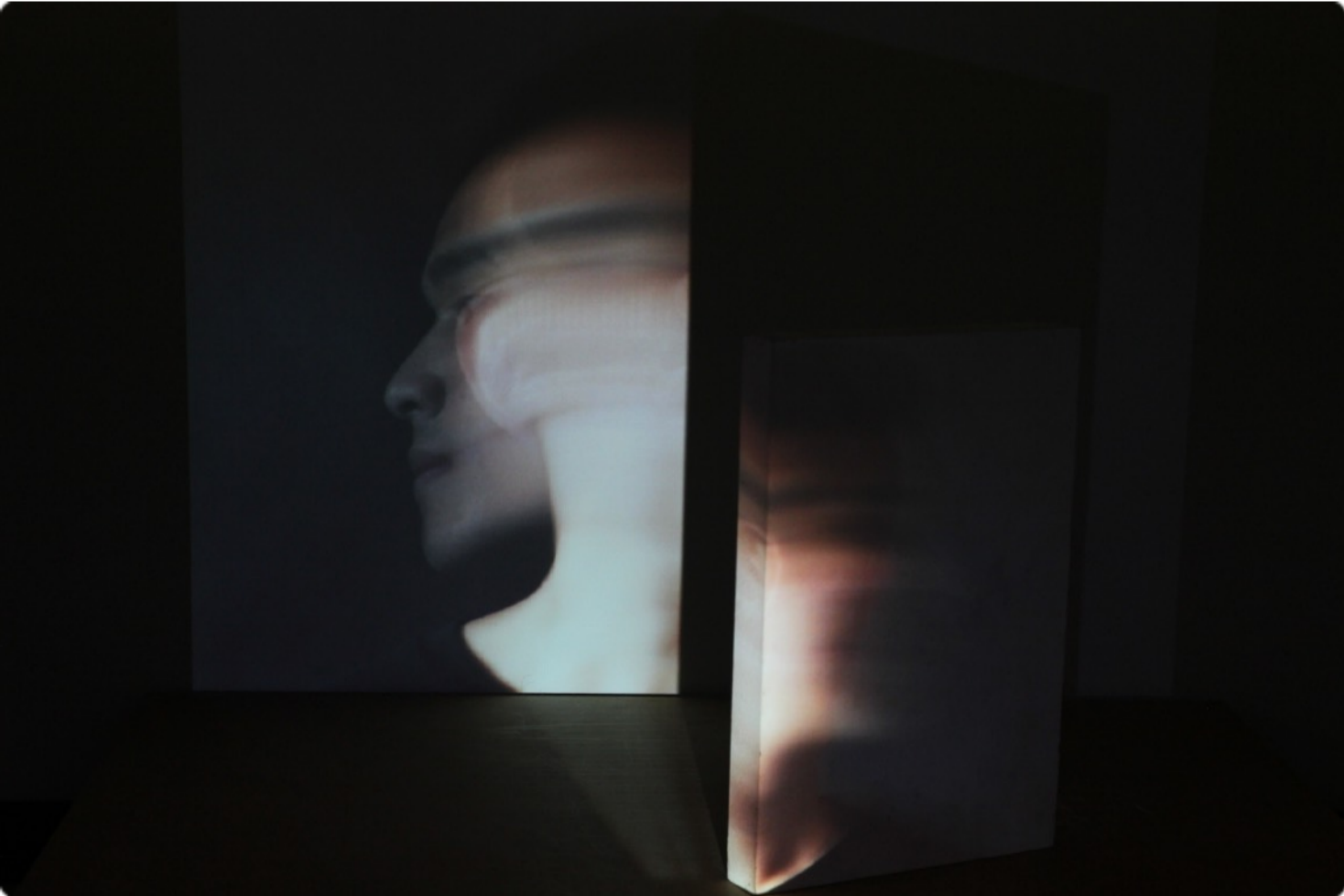
Pourquoi est-ce que nous nous cachons et nous nous fragmentons ?

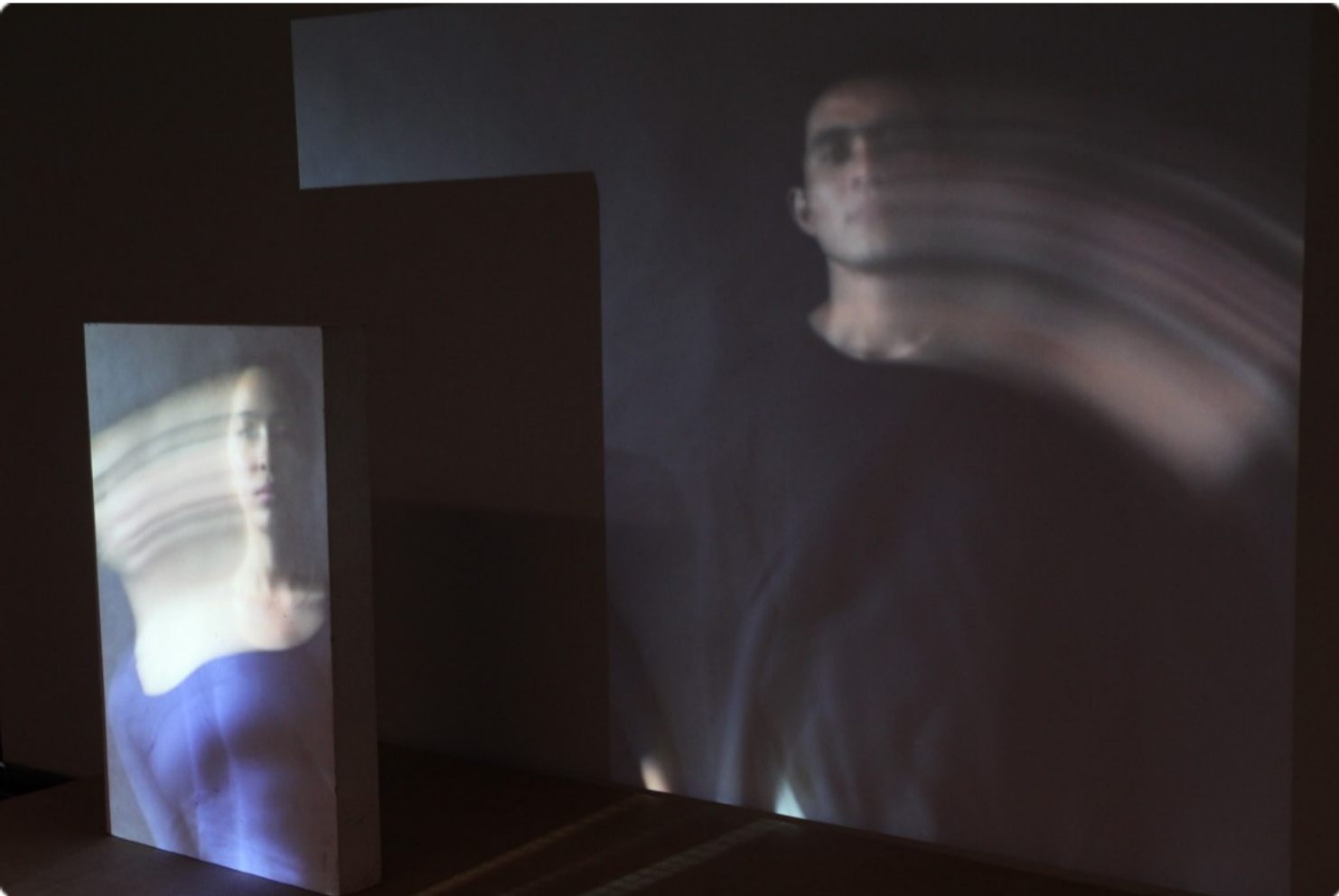
Est-ce que ce n'est que la nouveauté qui rend l'articulation d'une identité difficile ?

Est-ce que c'est des autres qui nous obscure et nous rend incomplètes ? Peut-être c'est l'environnement lui-même qui n'est pas accueillant ? Peut-être dissimulons-nous certaines parties de nous-mêmes avec d'autres parties nos identités ?

Est-ce que nous restons éclipsés où est-ce que nous nous reconstruisons ?







Photographie: 2

Olivia McClain





Gabriel au mariage

Ben Bienstock

La cérémonie avait été courte. Cela n'était pas une surprise—le marié, le cousin de Gabriel, était banquier. Tout avait une efficacité industrielle, comme si l'allée était une chaîne de montage. Il n'y avait ni une seconde perdue ni un centime gaspillé. Le couple était beau, Gabriel avait évité l'offre de son oncle d'investir dans sa nouvelle combine : Gabriel il considéra que le mariage était un succès.

Environ une heure après être partis de l'église, les invités envahirent la maison de la maman et du papa de la mariée pour la réception et le dîner. Gabriel n'avait pas su que la famille à qui il était maintenant lié, si tangentiellement, était si riche : son jardin était plus grand que le parc public sur lequel Gabriel n'avait pas les moyens de louer une chambre. Il devait se contenter d'un appartement qui dominait des poubelles, mais cette famille avait le parc dans leur terre.

Un mois avant le mariage, Gabriel avait choisi son dîner. Il avait reçu une petite carte qui avait des images d'oiseaux d'or en relief pour lui rappeler la date du mariage. Sur cette carte, il mit un X à côté d'une case étiquetée « *poulet* », un autre à côté de « *rouge* » et un dernier à côté de « *pas d'invités* ». Gabriel aimait manger, mais ce qu'il mangeait n'était pas toujours de la plus haute importance. Il a choisi le poulet et le vin rouge parce que ils étaient ce qu'il voulait ce jour-là ; il a choisi « *pas d'invités* » parce qu'il n'y avait personne à inviter.

Le jour de la réception, tout tomba à l'eau. Le repas avait été changé en buffet. Les sélections, c'était peut-être une blague, ou trop de travail, et la famille avait jeté cette idée et l'avait remplacée par le buffet, la pire forme de repas de mariage. Avec un buffet, même un homme pas difficile comme Gabriel trouverait forcément des fautes. C'était une recette pour des invités qui restent sur leur faim.

L'assiette dans les mains, il s'assit devant le carton portant son nom, à la table avec les autres marginaux de la famille—Tante Josée, qui était coiffeuse et pompière volontaire, et cousin Arthur, qui épousa une infirmière américaine pendant la Guerre, et qui maintenant voulait devenir joueur de base-ball. Plein de couleurs, pensa-t-il, mais il y avait une odeur dans l'air qui rendit sa langue sèche. Il essaya d'avaler, mais il ne put pas. Les coupes à champagne tintèrent partout, et il se versa rapidement un verre de vin rouge pour purger le goût dans sa gorge.

—Quelle horreur ! Il cracha le vin, âcre et acide. Tante Josée lui sourit, mais il pensa qu'elle ne l'avait pas entendu parce qu'elle ne portait pas son appareil auditif.

—Quel est le problème ? demanda Arthur, qui portait une casquette des Brooklyn Dodgers, ce que Gabriel trouvait très marrant parce qu'il savait que les parents du marié devaient être furieux qu'il l'ait portée à leur assemblée formelle.

—C'est le vin ! On dirait du sang. J'ai trouvé le meilleur vin dans ma rue.

—Tu le penses vraiment ? Je le trouve très bien ! dit Arthur, en avalant une gorgée qui fit retourner l'estomac de Gabriel. Je bois très peu maintenant en Amérique, peut-être que c'est la raison. Il rit. Je ne peux pas devenir le prochain Joe DiMaggio si je suis bourré tous les jours ! Il fit un gros rire, et il finit son verre et s'en versa un autre.

Gabriel chercha d'eau, mais il n'y avait que du vin rouge et du champagne, et Gabriel avait renoncé au champagne depuis son dernier mal de ventre mousseux. Il n'y avait rien d'autre à faire que manger pour faire passer le vin. Il mit un morceau de bœuf sur sa fourchette et le porta à sa bouche. L'odeur était sucrée, comme une sucette qui a déjà été léchée. La peau était ridée, et l'extérieur était trempé d'une sauce rouge et lustrée.

Dès qu'il eut mordu, il le regretta. L'extérieur était totalement imbibé d'une sauce au goût de sucre avec une pointe d'alcool brûlé. Il toussota. Il voulut boire, mais cela aurait été pire. La chair, par contre, était complètement sèche. Tout le jus avait été perdu pendant la cuisson.

Les pommes de terres étaient toutes granuleuses, la salade était assaisonnée avec trop de vinaigrette. Il y a eu un tintement d'une fourchette contre un verre. La matriarche de la famille de la mariée se leva pour prononcer un discours.

–Merci à tous d'être venus à notre maison modeste pour faire la fête qui relie nos deux familles. La cérémonie était parfaite, la mariée était belle, le marié beau. Et notre délicieux repas a été préparé entièrement par mon merveilleux mari, Hector. Hourra pour Hector, et pour la mariée !

Gabriel aurait aimé partir–retourner à son appartement et à son chat Paolo–mais on avait apporté le gâteau, et il ne pouvait pas partir discrètement. Et de plus, il voulait vraiment goûter le gâteau. On ne peut jamais quitter un mariage avant le gâteau : c'est un crime. C'était un croquembouche. Le couple prit la première bouchée, puis les parents, et finalement les invités furent autorisés à manger. Aussitôt que Gabriel fut arrivé à la table du gâteau, il entendit le bavardage de la famille :

–Beurk, c'est dégoûtant !

–Trop riche, j'ai du mal à l'avaler !

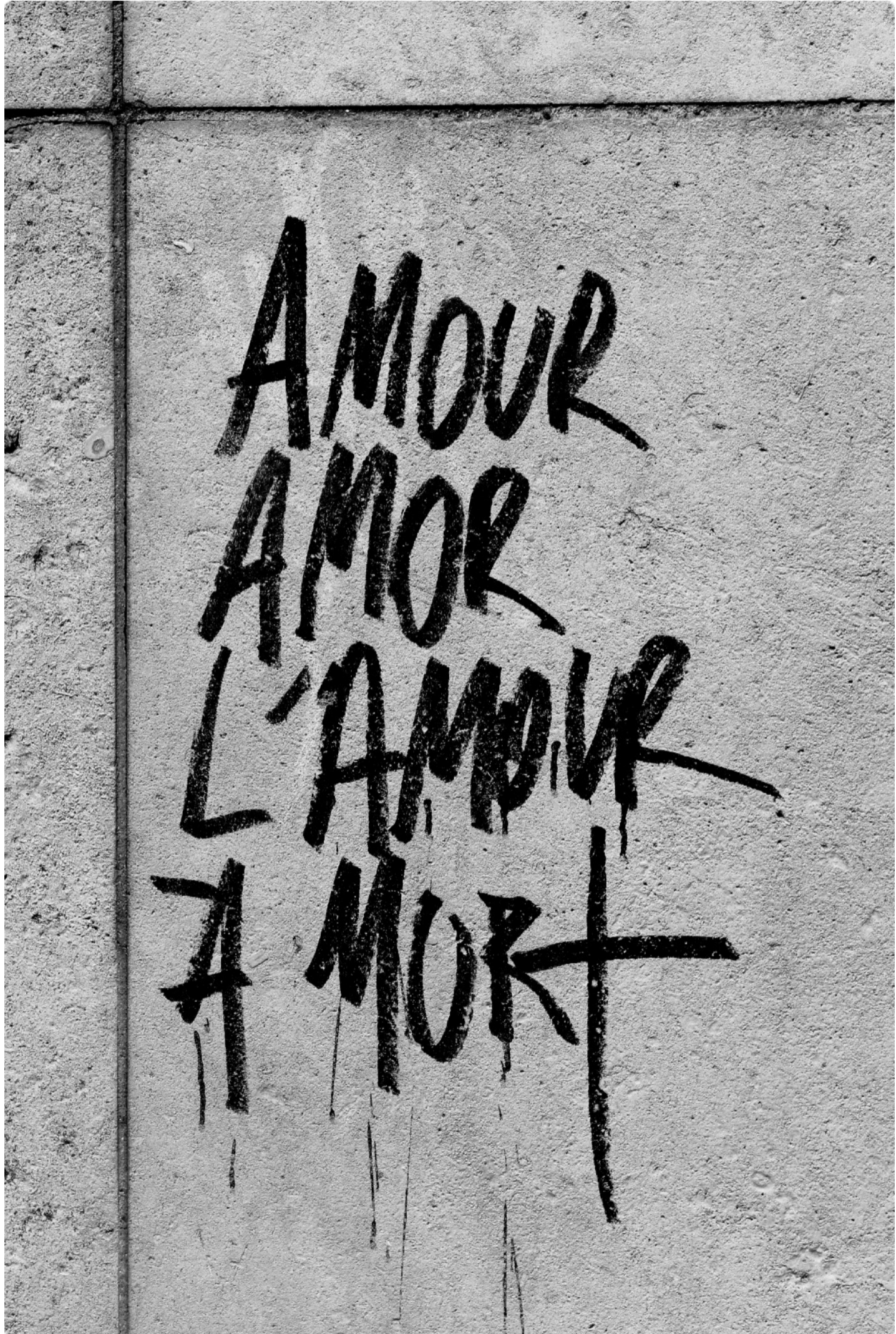
–Plus jamais, ce traiteur, hein, Hector ?

–Oui, oui, dit Hector, tu as raison. Je ferai le gâteau pour le mariage des autres enfants moi-même.


Gabriel mit un des choux dans sa poche et partit sans dire un mot. Il oublia qu'il l'avait pris avant de le découvrir dans le métro. Il le mangea. Il était parfait.

Photographie: 3

Olivia McClain



galerie | JOSEPH
L'EXPOSITION
Johnny



EXPOSITION D'ÉTÉ
Du 11 Juillet au
23 Septembre
2018

EXPOSITION D'HIVER
Du 9 Octobre
au 13 Janvier
2019

10L'AY
116 rue de Turenne
75003 Paris
www.galerie-joseph.com

7/7 jours de 10h à 20h
nocturnes 22h les jeudis
vendredis et samedis

emaginy

galerie | JOSEPH
L'EXPOSITION
Du 11 Juillet au 23 Septembre 2018 - Expo d'été
Du 9 Octobre au 13 Janvier 2019 - Expo d'hiver



Johnny

116 rue de Turenne
75003 Paris
www.galerie-joseph.com

7/7 jours de 10h à 20h
nocturnes 22h les jeudis
vendredis et samedis

10L'AY

RETENTION

10L'AY

116 rue de Turenne
75003 Paris
www.galerie-joseph.com

7/7 jours de 10h à 20h
nocturnes 22h les jeudis
vendredis et samedis

galerie | JOSEPH
L'EXPOSITION
Johnny




L'amour et sa demi-sœur, la haine

Charles Shi

– Je pense... que c'est l'obsession, la passion. Ils pensent toujours aux autres. Ils les voient. Dans les reflets des miroirs. Dans les ombres des coins. Dans la foule sans visage – mais quand ils sont vraiment là, ils brillent comme la première feuille rouge d'automne parmi les feuilles fatiguées de l'été, comme le reflet de la lune parmi les étoiles silencieuses sur les vagues changeantes, comme la note dissonante dans la symphonie. La personne particulière. Ils sont tendus. Ils se tracassent.

– Oui ! C'est toujours comme ça depuis les temps anciens. J'adore ça. Ils sont obsédés par la personne. Leurs cœurs battent. Ils pensent à eux. Ils pensent à eux. Ils sentent qu'il y a ce lien spécial, et je suis d'accord. C'est ce qui leur permet de repérer immédiatement leur amour parmi la foule. Selon les autres, du moins la plupart d'entre eux, la feuille rouge ressemble simplement aux autres feuilles d'été ; mais selon eux, ils connaissent chaque veine de la feuille, chaque bord et chaque nuance de couleur.

– C'est magnifique ! J'adore leurs passions. Ils veulent écraser cette feuille d'automne jusqu'à ce que les morceaux secs glissent vers le bas comme le sable rouge. Ils veulent voiler la lune pour qu'elle ne brille plus jamais. Ils veulent casser l'instrument de musique qui joue la note dissonante, et le fracas serait leur symphonie nouvelle. C'est l'élément de base de l'humanité.

– Bien dit ! De plus, pour moi, il y a différents niveaux : du « goût », de la « sympathie » à « l'amour ». C'est une palette d'émotions. Bien sûr, ma chose préférée est l'amour entre deux personnes, mais j'ai de la chance de tous les observer.

– Pour moi aussi. C'est la haine entre deux personnes. Il y a aussi la haine qui entraîne l'indifférence, mais ceci n'est pas palpitant. Cependant, j'ai une

tendresse particulière pour la petite haine ou l'aversion de certaines choses. C'est ce qui rassemble les gens.

– Oui ou- attends. Quoi ?

– Heu ?

– Non, non, non. Tu ne peux pas rassembler les gens. Je peux. L'amour rassemble les gens. C'est ce qui relie les gens.

– Tu as tort. Les gens aiment détester quelque chose ensemble.

– Non. C'est l'amour qui rassemble les gens. Ce pourrait être une étincelle entre deux personnes qui se sont rencontrées pour la première fois. Ce serait une allumette. Ce pourrait aussi être comme un feu de bois. Ce serait un amour lent : le partage du passe-temps, les mots doux, les aventures. Mais la haine, tu es un ciseau !

– Rien ne fait que les gens s'unissent plus que ce qu'ils détestent. Ce pourrait être quelque chose de petit comme un poulet trop cuit, ou ce pourrait être quelque chose de conséquent comme un pays ennemi pendant la guerre. Alors que la haine entre deux personnes pourrait les diviser, une haine partagée rassemble.

– Peut-être. Mais....

– Tu sais que j'ai raison.

– Mais.... Heu... Je te déteste, la haine.

– Je t'adore, l'amour.

– Bien. J'ai des rendez-vous par centaines. Je dois partir.

– À tout à l'heure. Je te reverrai bientôt. Après tout, les personnes qui perdent leurs amours se tourneront très vite vers moi.

La Neige

Charles Shi

La neige vole lentement comme les plumes d'anges
Volant parmi le froid
Volant parmi les ombres seules
Volant parmi les rivières gelées
Sur les lignes des montagnes blanches
Sur les lignes des arbres naguère secs
Sur les lignes des empreintes bleues

Mais les plumes d'anges aussi volent
Sur les toits chauds
Près les fenêtres lumineuses
Parmi les enfants qui rient

Ils ramassent ces plumes
Et ils les tiennent

Enfermée

Luana Pessanha de Mattos

Voilà encore mon cerveau qui insiste
À traverser des chemins qui n'existent
Que dans le royaume des idées
Par moi et rien que pour moi créées.

Il se sent de plus en plus roi
Comme un paysan devenu bourgeois
En pariant, passionné, mon espoir
Sur des aventures les plus aléatoires.

Entre-temps, mon cœur, le pauvre, se tait
Parce que, absolument résigné, il sait
Que son chef et ses penchants dictatoriaux
L'ont immobilisé par les cordons neuronaux.

Cette guerre, qui a toujours été résolue,
Se déroule d'une façon tout à fait prévue:
Mon cerveau a fait de mon cœur marionnette
Et il me sert aux lions dans une assiette.

Photographie: 4*

Olivia McClain



*Contrairement aux autres œuvres de Olivia McClain, cette pièce n'été pas choisie pour une connexion thématique au texte précédent.

Printemps à Paris

Emily Rust











A Spectrum of Parks

Melanie Ambler

3 People, 3 Parisian Parks, 3 Intentions:

1. *le 5 avril, 2018. Jardin des Plantes.* The man with no name decided to choose my park bench out of all of the other park benches in Jardin des Plantes. What made him choose mine? Was it my posture? My slight smile as he walked by? My neon green Tupperware with leafy greens inside, a rare sight for a student's lunch?
2. *le 16 mai, 2018. Square de la Roquette.* Without my knowing, Angela observed me writing in my notebook. She watched me draw diagrams of a sculpture I was making. She watched me cross out an incorrect conjugation of the verb *pouvoir*. She noticed I wrote with my left hand. She had to ask me a question.
3. *le 21 mai, 2018. Square Luis Say.* Jean needed a piece of paper. I think. He remains the most unclear and mysterious, as his mannerisms before speaking to me (cracking open a beer and sitting way too close for my liking) surprised me and made me hesitant to speak to him. And yet, I did. I gave him the piece of paper.

Cultural Dissonance

Without speaking a word, mannerisms gave me away as an outsider. I smiled freely at people on the street. I wore leggings, a fashion no-no in Paris. I used pencil in my classes for the first few weeks, then switched to pen after my host mom told me, while laughing, that no one uses pencil à l'université. Oops. I asked questions in class. I held my fork and knife with more tension and less grace than my French counterparts. The pattern on my backpack was too colorful. I wore sneakers sometimes when I wasn't going for a run.

Perhaps the man with no name, or Angela, or Jean noticed these things before I even spoke a word to them. Or perhaps, by the time they approached me (more than three months into my stay in Paris), I had disguised my American identity enough that it was my slight accent that threw them off.

T'as un accent. T'es allemande?

D'où venez-vous?

D'où viens-toi?

Where are you from?

3 Considerations:

1. Not once did I initiate any of these conversations. Each time, my acquaintance observed me and made a decision to engage.
2. My acquaintances asked me where I was from.
3. On each occasion, I initiated my exit.

1. Man with no name

Bon appetit.

I look up. He smiles at me. 30 years old, friendly-looking, kind of a goofy smile with a couple of crooked teeth here and there.

Merci! Vous aussi.

He smiles a thanks and sits down all the way at the other end of the bench and unpacks his classic baguette sandwich. I continue munching on my veggies when I catch him looking at my salad.

Tu l'as préparée toi-même?

I look down at my salad, a combination of lettuce, chopped vegetables and cheese, plus olive oil and vinegar. Not that hard to make.

Oui.

C'est impressionnant ça.

I don't understand how my salad-making can be impressive, but I take the compliment.

Je suis végétarienne, alors j'adore les salades.

He stops chewing for a second when I say vegetarian, as if he can't imagine life without meat. He clarifies the meaning of vegetarian.

Alors, tu ne manges pas de viande ou poisson.

Non.

I don't eat meat. I don't eat fish. And no, I wouldn't eat meat or fish if he snuck a piece into my meal. I would spit it out. He pauses briefly, as if to consider an idea.

Et les crickets?

Quoi? Les insectes?

Oui.

Why would I ever eat crickets, even if I ate meat? I contort my face to a new level of disgust as he proceeds to detail the gourmet snack of crickets—the texture is *croustillant, comme les chips*. I cannot imagine placing the roasted body of a cricket into my mouth and crunching down on its shell. Just like chips. But some people do all the time. He is from Tunisia and his dad used to roast crickets in the oven for him to eat as a snack. I wonder what they taste like.

C'est quoi le goût?

Ben, c'est entre des oeufs et du saumon.

I pause. *Oeufs et saumon*. Eggs and salmon.

I had no idea there existed a spectrum between eggs and salmon, but he assures me that one exists, that there is actually a spectrum between everything.

Il y a un spectre entre tout.

What a philosopher. He smirks at me and I see he's being facetious and probably flirty, but I start to think about these connections, the links that tie random encounters together on a daily basis.

T'as un accent. T'es allemande?

Yes, I have an accent. But I am definitely not German.

Non, je ne suis pas allemande.

T'es sûre?

He proceeds to doubt my own identity, confused as to how I can have a German accent, yet not be German. I realize I could be from anywhere. Why not tell him I'm from Austria or England or Greece?

Je suis américaine.

He doesn't believe me. The only other way for me to prove my identity as an American, is to take out my passport and prove it to him (which I do not do). Based on his furrowed brow, I see that my statement continues to dumbfound him. My response does not satisfy his prediction. He continues to play games with me. I am not German.

I stand up to leave and tell him my name, but he doesn't tell me his. *Au revoir.*

A Spectrum Between Everything

Had I decided to sit at a different bench, maybe he would not have sat down next to me. Had I decided to buy a sandwich that day, he would not have commented on my salad. Maybe he would have commented on something else. But I probably would not have mentioned I was a vegetarian, and we would have

never explored the spectrum amongst eggs and salmon. If a spectrum exists between everything, we can make the assumption, that there was some reason for my meeting this nameless man. There was some connection that drew us together, that allowed our paths to cross.

I've always wondered how many photos I've been in with strangers, crossing paths with the lens of a camera. There have been countless times that I've heard that classic click only to realize the camera captured my face (unintentionally) and that, who knows, maybe it ended up in the background of a Christmas card, or framed on a proud Grandmother's mantle. These serendipitous moments inform the ways in which we make future decisions. They inform our perspectives and interactions with the environment. And that's exactly what Angela told me during my next park encounter.

2. Angela

Excusez-moi. Je suis désolée, mais j'ai une question.

Angela has an accent. I wonder where she is from.

Oui?

What could she possibly ask me? Does she need money? A cigarette? Directions? The nameless man made me open to these chance encounters, so I welcome her polite interruption, curious to see what her intentions were.

J'ai remarqué que vous utilisez votre main gauche pour écrire dans votre cahier.

I didn't realize she was watching me write this entire time. I love being a leftie. It comes with its *avantages et désavantages*. My notebook always sits on my desk rotated a full 90 degrees, so my pen doesn't smudge. In softball, I was 3 feet closer to first base. Scissors never work. I had to learn a lot of things by mirroring.

Avez-vous les problèmes en écrivant?

No, I don't have problems writing. It's no different writing with left than with right, other than the pen smudge issue, which one can fix with a simple notebook rotation.

Ma fille commençait à écrire avec sa main gauche, et je m'inquiète. Je ne veux pas qu'elle aura les difficultés à l'école.

I assure her that her 5-year-old daughter's recent left-hand dominant activities will not impede her education. One must not force another identity onto someone else. I remember my German origin argument with the nameless

man. She needs to preserve her daughter's comfortable and natural choice, not decide to change it for fear of difficulties in school. She agrees.

D'où venez vous?

She asks where I'm from. *Les États-Unis.*

I ask where she's from. *Italie.*

She and her kids just moved from Italy and she hates Paris because life is difficult. She doesn't speak the language very well (I don't agree) and does not have a community for support. Paris moves too fast; the environment stresses her out. No one takes the time to just relax. I wonder what she'd think of New York City.

She prefers a simple life and would like to move to Africa where one can lead a happy, fulfilling life that is not based on materialism, but on genuine experiences and love. She says it isn't possible to make a bad decision because our past experiences form the basis for all of our future decisions.

Vous allez trouver une communauté. Je suis sûre. Ça va aller. Ne vous inquiétez pas.

I attempt reassurance because it hurts me to see her suffering, her culture clearly at odds with France. She will eventually find a community, it may just take time. I check my watch and it's 19h10. I'm already late to a reception, so I leave her with that closing statement. I hope she will find solace in her new home.

Foreigners

We were two foreigners in a city neither of us called home, which sparked a discussion (in a language neither of us spoke at home) regarding the tenets of happiness and love and identity. All because I am a leftie. Will there be a time when Angela will feel at home in Paris? Will she find a spectrum of connections for her kids and for herself? Both of our past experiences informed the ways in which we conversed. In order to reach this mutual understanding of each other's lives, it required reassurance and openness on my part.

My reassurance regarding her daughter's leftie tendencies allowed her to feel comfortable in sharing more about herself, and then in seeking affirmation regarding our shared experience as foreigners. This experience, however, was not so shared. A plane ticket offered me the comfort of knowing I would return home, yet she did not have a ticket. Her stay was indefinite. I left her to explore the spectrum of connections that the man with no name outlined to me. I left her with the hopes of finding a community and of finding happiness.

In the next and last park encounter, Jean explained his community to me in great detail. As this was the last Parisian park encounter, Angela helped me understand that the decisions I made beforehand to talk to the nameless man and herself informed the decision I made to talk to him that day. I decided to engage because I was curious about him, while also making sure to protect myself. I took a risk.

3. Jean

Square Luis Say

A disheveled man of about 60 decides to sit at the same chess table. If I'm South, he is East, an odd choice. Why not choose North? I continue to study for my exams while pushing my wallet further into my backpack pocket. He pulls a beer out of his bag, cracks it open, and says *Bonjour*. I eye him with a bit of skepticism, not knowing if he is drunk. He just sits there, silent, so I study for about five minutes more.

Excusez-moi, puis j'avoir une feuille blanche?

Why is he asking for a blank sheet of paper? I give it to him, curious what he will do next. He takes a pen out of his pocket and draws a table. I observe him, curious as to why he needed this sheet of paper. He draws this:

50	100		200
4000		12000	

Peux-tu m'aider avec les maths?

I say yes, because I can't think of another way to respond to such a frank, innocent question. I proceed to help him with this math problem. As I show him the tricks for long division and multiplication, he asks me where I'm from.

D'où viens-tu?

Les États-Unis

Moi, je viens de la Côte d'Ivoire.

Two foreigners, yet again. I have now interacted with Tunisia, Italy, and the Ivory Coast. Jean questions me about my life, whether I have brothers or sisters and I tell him about my brother Charlie and his small business. According to Jean, he manages an association in Paris that helps immigrants from the Cote d'Ivoire because they don't have very many resources. He says people like Trump are

egotistical and don't help the third world. Jean wants to build schools and hospitals. Then he mentions he needs the help from people with money.

Est-ce-que Charlie pourrait aider l'association?

Charlie (who is 26 and owns a small business) definitely does not have the resources to support Jean's association. His statement takes me by surprise and I don't know how to respond because it's clear he may have ulterior motives, but he also seems so sincere, so I hear myself saying yes, I'll ask Charlie.

We share emails (I made sure not to give him my real email, but the email I use for everything other than personal communication). I look down at the email he wrote on my piece of paper and it is practically illegible and lacks an @. I know it is not a real email address.

I start trying to find a way to leave Jean and return to my apartment. I find myself packing up, saying I have to go home and cook dinner. As I stand up to leave, he says,

Fais attention, toi. Il existe des personnes qui voleraient ton portable si tu le laisse sur la table comme ça.

I grab my phone, afraid for its safety. My stomach drops as goosebumps form and warmth creeps into my cheeks. I look back and say *merci*. Embarrassed and scared, I leave Jean to continue with his math problems and second can of beer.

Mystery

Was he going to steal my phone and then decided against it? I left Jean most positive I would never hear from him, yet also felt a bizarre responsibility to contact him. I didn't.

I left Jean wondering why I felt such a strong obligation to help him with his math problem. Maybe it was my two past experiences. Maybe I love to teach. Maybe I give off a vibe that told him I wasn't from here. After Angela and the man with no name, there had to be a reason why Jean asked me for help. To this day, I still don't know why. The mystery of this interaction still nags at me. Why was I suspicious? What was he learning this math problem for? Does he remember me?

I'm left wondering what effect these conversations had on the nameless man and Angela and Jean. Perhaps they remember, perhaps they don't. I certainly do.

The Alliance Française of Providence

Sarah Leser

PROVIDENCE, RI – The Alliance Française is the most French spot in Providence. The only thing missing are French people.

Some of the Alliance's oldest and most dedicated members, sometimes referred to as "the pillars of the French Alliance," have thick American accents. They meet monthly for lunch at the Faculty Club on Brown University's campus. Their nationality is clear as they introduce themselves, attempting to pronounce names like "Sheila," "Jim," and "Kari" in French.

Today the Alliance offers French lessons, as well as classes in Arabic, Italian, and Spanish to earn additional funds. It hosts an array of events throughout the year, ranging from "café and croissant" French conversation groups and cooking classes to national holiday celebrations, movie screenings, and wine tastings. These activities are held at the Alliance's headquarters on a residential street on the northeast side of Providence.

The house is wide, white, and welcoming. It is in classic New England style with wooden shingles, two storeys, low ceilings, and stained-glass windows. The American, French, Belgian, and European Union flags fly 10 feet in the air from flag poles on the front lawn. Inside, the furniture is dignified and old-fashioned, with a fireplace and a grand piano.

The house is jam-packed with references to France. On the coffee table, *Libération*, *Paris-Match*, and *L'Observateur* are laid out neatly. Framed poems and pictures of Proust, Verlaine and Apollinaire hang from the walls. The living room is decorated with a dizzying picture of the Eiffel Tower captured from below, a poster of the Moulin Rouge, and a painting of rural medieval France. Signs pointing to the Champs Élysées and other landmarks occupy every nook. The library contains most French classics; from Molière to Flaubert, from

Houellebecq to Balzac, from *Asterix* to Camus. Here, French culture is condensed tightly into a single, American house.



French people rarely gravitate towards the Alliance. On the contrary, French expatriates in Providence are often more eager to integrate into American society than to stay in touch with their roots. Despite this, the Alliance keeps French culture alive and thriving in Providence. Its purpose is not to please French people living in the United States, but rather to bring French culture and language to the local community.

The International Alliance Française was an apolitical and areligious French government project launched in 1883, part of the lead-up to the 1905 separation of church and state in France. Today, it is active in 136 countries. The Providence chapter was established 1901, making it only the third in the United States. The founders were a group of influential Providence women - notably Mary C. Wheeler, creator of the Wheeler School, a prestigious private school in Providence. She was interested in European culture, and beginning in 1887 brought groups of young women to Giverny to spend the summer learning about art history, painting, and French.

The American chapters of the Alliance lived their glory days during the years after World War I, when many American female volunteers traveled to France to help care for the wounded. These women developed a strong connection to French culture and brought it home with them. The influence of French culture in the world declined after World War II, but members of the Alliance Française maintain strong ties to France.

These attachments stem from their youth and, often, from their study abroad experiences. Almost all who meet at the Brown Faculty Club have studied in France. As college students in the post-war years, they benefited from the increased effort to provide students with international experiences as a means for increasing world peace.

"In Paris, I was living at the metro stop 'Jasmin,'" one woman recalls. "The lady I was courting at the time also lived at that metro station!" exclaims the man seated next to her.

One woman is immediately distinguishable from the rest. Susan* has blond braids falling from her temples, behind which protrude pig tails held together by tasseled hair ties. She works as a solo vocalist and piano teacher at a nearby private French-American school. When her meal arrives, she whips out a gigantic iPad to take a picture of it, which she promptly posts on Facebook.

Henry, sitting beside her, has thinning white hair parted in the middle, has round spectacles, and sports oversized clothes. He arrived at Brown as a young professor of French in 1961. The University encouraged him to join the Alliance. He has seen it flourish. When he joined, it was, he said, a "ladies' organization," a social club with very little programming. Members convened in private homes. Later, they rented a space where they began offering French lessons. The popularity of their classes grew, so, in order to expand, in 2010 they bought a house of their own.

Susan and Henry both had an interest in France from an early age. Susan, the eccentrically-coiffed musician, had a visceral connection to French music. She remembers her mother playing French songs on the radio.

"Perhaps it was Piaf," she said. "I really wanted to understand the lyrics."

She learned the language in middle school, and made it to Paris in her junior year of college. She lived a forbidden romance with her host mother's son, a fellow musician, which resulted in her expulsion from her host family. Her second home was better - and she continued seeing the boy.

Henry, the Brown professor, remembers his high school French teacher as the first to notice his aptitude for languages. Later, as a student at Princeton, he contemplated majoring in chemistry. "Intellectually, I understood the experiments, but I couldn't make them work!" he jokes. Instead he majored in French, which led him to study abroad in Tours, France, in 1956, where he

experienced the grateful post-war attitude of French civilians towards Americans.

He was lucky enough to stay with members of the famous "Moët & Chandon champagne" family, who treated him to the most extravagant meals he had ever eaten. These early experiences led him to decide to dedicate his life to teaching French. Soon afterward he joined the faculty at Brown. Before he retired many decades later, Henry often returned to Paris for research. Once, he accidentally found himself in the National Library sitting next to Simone de Beauvoir, whom the staff treated like royalty.

The Alliance Française of Providence defies expectations. It is nourished by nostalgia and determination to promote a beloved culture. No French people are needed.

*not her real name

Profile of a French teacher

Sarah Leser

For years, I would always say that everything I ever knew, I had learned from Madame Prunet.* She was my first grade teacher in the bilingual school that I attended throughout my entire childhood in Paris, France. The school was, admittedly, internationally-minded. Yet, everything about Madame Prunet was French, French, French.

She was a small and stout woman in her sixties. Her hair was cut short, and over the years that I knew her, it turned whiter.

On cold winter days, she wore her famous seal fur coat which she had brought back from her days spent studying linguistics from Inuit tribes in Greenland. When she would wear it as we headed to recess, we would squeal in delight and run toward her, furiously petting the soft and fuzzy artifact. She loved the attention, and would laugh with us - never asking for space. She taught us the lyrics to "Frère Jacques", a classic French lullaby, in Inuktitut, the indigenous language - who knew that our cultural staples could be translated? This version of the song stuck with me to this day.

At the age of six, I was still defining the limit between a maternal figure and a teacher - and Madame Prunet knew this quite clearly. She loved us and kept us giggling. However, in a way truly unique to French teachers, she was, once in a while, terrifying and cruel. I distinctly remember a class outing in which we observed the ice that had solidified on the floor in the park. She instructed us to touch it so we could understand what had happened to the water. My hands were freezing, and, twice, I asked to put on my gloves. She screamed at me and rushed us back to the school, pulling my arm and forcibly running my hands under hot water, and then placing me at the heater in front of the whole class. "Are you warm now?" she asked aggressively. I felt betrayed, humiliated, and confused - she was full of contradictions, I thought.

Her moments of maternal-like love and life lessons were always punctuated by such events. She taught us to bend over and drink water up-side-down to neutralize hiccups. She involved us in a class-wide final project so we could point to a collective achievement at the end of the year. When she was my teacher again in third grade, she told my friend to cry in her arms after she had just experienced a minor car crash.

But humiliation was unavoidable. Never had I ever before felt self-conscious: - she would repeatedly comment on my ability - or rather lack thereof - to address adults with the appropriate respect. She relentlessly insisted I be sent to speech therapy for the lisp I had at the time. Discipline and rigor are integral components to French education - and the dichotomy between love and harshness is normal.

My American mother - a child psychologist - was not convinced by her methods, nor by the French way of dealing with childhood mental health. She was appalled to learn Madame Prunet would scream at a child who had clear ADHD and oppositional defiant disorder, which seemed to go untreated.

Despite her sometimes-icy behavior, and perhaps in part because of it, Madame Prunet remained one of my most formative teachers. In the following years, I would often recall my years spent as a pupil in her classroom. I remembered that, if a pen was running low on ink, I could get a few more sentences out of it by scratching it on the bottom of my shoe. I also knew that I must act differently with adults than with peers. Over a decade later, her life lessons and quirky tricks are still stored safely in the back of my mind.

*not her real name

Photographie: un résumé

Olivia McClain

1: Près du Marché des Enfants Rouges, Paris; Château d'Annecy

2: La plage municipale de St. Jorioz, Annecy; Montmartre, Paris

3: Dans les rues de Paris

4: Cathédrale Notre-Dame de Paris

L'été dernier, j'ai rendu visite à ma correspondante de lycée, Laurine, qui habite dans les montagnes d'Annecy (près de Genève, Suisse). Nous avons visité Paris aussi. Les deux semaines que j'étais là étaient pleines de souvenirs magnifiques, d'apprentissage et bien sûr de photos. Je suis une photographe et pour moi, c'est une expérience élevée, d'interagir avec les paysages, l'art, et les gens, et d'illustrer les moments avec une vision créative. J'ai hâte d'y retourner.

Olivia McClain '22 (@liv.photo)

